

Double Jeu

Arsen

ROMAN



Laetitia LC

*Le couple peut si facilement s'évanouir dans un quotidien
sans fin...*

*Restons soucieux de l'être partageant notre vie, n'oublions
jamais de réveiller nos passions, de poursuivre nos aspirations,
pour qu'une mélodie cadencée et équilibrée rythme les
années...*

*Se rappeler chaque jour que la vie n'est pas simplement
faite d'obligations mais aussi et surtout d'épanouissement.*

Bonne lecture,

1

Dans mon monde parfait

CLARA

Dix ans plus tôt, 2012

C'est avec assurance que j'évolue dans les couloirs de l'université en basculant ma chevelure brune dans mon dos. Mes ongles manucurés viennent caresser mon cuir chevelu dans un geste qui se veut sensuel, car millimétré depuis mon enfance.

À l'âge de sept ans, ma mère m'inscrivait déjà à mon premier concours de mini miss à Paris.

Première fois que j'allais à la capitale et j'en ai pris plein les yeux : la tour Eiffel, le Sacré-Cœur, le musée Grévin et les rues romantiques de Montmartre. Cependant, ces sorties n'étaient pas tant pour développer ma culture que pour nourrir mon futur discours lors du concours.

Finalement, mon allocution préconçue et sans aucune âme importait peu, tant que je parvenais à aligner mes phrases avec aplomb sans relâcher mon large sourire. À l'époque, mes yeux bleu azur qui font contraste avec ma chevelure bien brune et ma peau dorée n'ont pas mis longtemps à séduire le jury.

Du haut de mon jeune âge, j'ai gagné mon premier concours de beauté, puis s'en sont suivis plusieurs autres jusqu'à la puberté.

Malheureusement, l'aventure s'est arrêtée le jour où ma mère a compris que mes un mètre soixante-huit ne suffirait pas pour poursuivre notre rêve (*ou plutôt son rêve*). Mais cet échec fut pourtant le mien, car je n'envisageais pas mon avenir autrement qu'à travers mon physique que l'on a valorisé durant toute mon enfance.

Aujourd'hui étudiante en communication, j'ai gardé tous les automatismes des compétitions de beauté où chaque geste se doit d'être gracieux et féminin. Chaque mouvement et chaque attitude ont été assimilés, digérés jusqu'à devenir complètement naturels chez moi.

Je marche dans ce banal couloir, néanmoins je sens les regards de mes camarades s'attarder sur mon passage et j'aime la sensation de me sentir admirée. Je rejoins Anthony, mon petit ami depuis un an déjà. Mes parents l'adorent, en même temps, il a tout du gendre idéal. C'est un jeune homme poli, avenant et malgré ses vingt ans et le fait qu'il ne soit qu'aux prémices de ses études supérieures, il envisage déjà de se spécialiser dans la gestion d'entreprise.

Forcément, l'idée séduit mon père, puisque non seulement c'est un domaine d'activité qui pourra servir sa société, mais aussi parce qu'il admire les personnes ambitieuses.

Alvaro, mon père, ne comprend pas les gens qui se contentent de ce qu'ils ont. Il lui faut toujours plus, aller plus loin est un objectif en soi. Lui s'est construit par lui-même en démarrant de rien, n'ayant pas eu la possibilité de faire des études.

Maintenant, il est à la tête d'une entreprise conséquente. Aussi, il ne conçoit pas que chaque individu ne se donne pas les moyens de réussir comme lui l'a fait.

Quant à ma mère, dès qu'elle a vu l'allure d'Anthony, elle a tout de suite été conquise.

Prenant soin de son apparence, ses habits sont assortis et jamais – *au grand dieu jamais* – froissés. Il sculpte son corps en salle de sport et ses cheveux de jais, ses yeux onyx et sa peau bronzée collent tout à fait à notre photo de famille. À partir du moment où son gendre entre dans ses critères physiques et qu'il plaît à mon père, elle ne peut que l'apprécier, elle aussi.

Mes copines ne cessent de me dire que j'ai de la chance d'avoir Anthony dans ma vie. Pour ma part, je sais que c'est une personne fiable.

Il s'approche de mon oreille tandis que nous marchons dans l'amphithéâtre où nous avons cours ce matin, puis je sens la chaleur de son souffle me murmurer :

— Samedi, c'est la soirée des étudiants, mets ta plus belle robe.

**

Au centre de la piste de danse, accompagnée d'Anthony, vêtue d'une magnifique robe pailletée d'argent, j'attends les résultats de l'élection « du couple de la soirée ».

Line, mon amie, regretterait presque d'avoir changé cinq fois de mec dans l'année, car elle a perdu en visibilité pour

remporter ce fameux prix. Effectivement, ce n'est pas le titre en lui-même qui la fait rêver, mais plutôt le week-end dans l'hôtel cinq étoiles offert avec celui-ci.

Tout contre mon dos, mon cavalier vêtu d'un smoking noir chuchote à mon oreille :

— Tu es magnifique ce soir, Clara. Nous allons le gagner ce petit week-end dans cet hôtel luxueux.

Clothilde, une autre amie de ma classe, m'adresse un clin de l'œil à distance comme pour venir soutenir les propos d'Anthony alors que de l'endroit où elle se trouve, elle ne peut les percevoir.

Quant à moi, je fixe de nouveau mon attention sur l'estrade face à nous.

Contrairement aux autres, ce n'est pas le week-end qui m'intéresse, mais bel et bien le titre et le fait de monter sur ce podium pour pouvoir dire à ma mère que ce concours aussi je l'ai remporté. Le président du cercle annonce au micro :

— Ce soir, pour l'élection du plus beau couple de cette soirée, vous avez désigné avec une large majorité...

L'étudiant chargé de faire la révélation met un temps interminable à ouvrir son enveloppe, sa maladresse en devient presque gênante. Il observe le public en passant une main hésitante dans sa chevelure rousse puis il reprend enfin la parole :

— Anthony Picot et Clara Munoz !

Un petit vent de soulagement m'envahit, je souris et Anthony vient me prendre dans ses bras amoureuxment tandis que les projecteurs de la salle nous éclairent. Les

résultats confirment que notre couple fait rêver et c'est toujours très agréable de le réaliser.

Mon chevalier servant finit par m'embrasser en m'étreignant dans ses bras. L'instant d'après, il s'arrête en fixant son regard au mien, avant de me dire avec tendresse :

— Je t'aime, Clara, tu es la femme de ma vie.

2

Du stéréotype à la réalité

CLARA

***« N'aimez jamais quelqu'un qui vous traite
comme si vous étiez ordinaire ». Oscar Wilde.2022***

Mère de magnifiques jumelles de deux ans, Lou-Anne et Mila, je suis victime d'une fatigue chronique. Depuis leur naissance, des poches cernent mes yeux et une libido s'approchant du néant anime mon couple. Le néant représente aussi le qualificatif le plus approprié pour décrire ma vie sociale.

Je vivais déjà cette situation assez difficilement quand un nouveau constat d'échec s'est imposé à moi hier matin, à sept heures et quarante-quatre minutes très exactement.

En effet, le père de mes enfants m'a annoncé qu'il me quittait.

Comment s'est déroulée cette rupture au bout de quinze ans de relation ? De manière assez banale finalement.

Mes filles s'étant une fois de plus levées à six heures trente du matin (*après un réveil nocturne à 2 h*), je terminais de déjeuner. Mon mari s'est levé, comme à son habitude, à sept heures vingt pour se préparer, puis il m'a rejointe dans la cuisine afin de prendre son café et... il a souhaité me parler.

Nous étions le deux janvier, il m'a laissé le répit du 1^{er}.

Vous pensez que je plaisante ? Mais non. C'est exactement ce qu'il m'a dit, mot pour mot.

Pour ma part, je le soupçonne d'avoir choisi cette date pour se remettre de sa cuite du 31, mais aussi pour avoir la possibilité de fuir au travail après notre discussion. Cependant, comme ce n'était pas le sujet, j'ai évité de lui exposer mon hypothèse, au risque de passer pour « la chieuse de service » une fois de plus.

Et puis finalement, le résultat reste le même : il me quitte.

Sa principale explication, enfin celle que j'ai retenue, parce qu'après ont été présentés ses différents arguments :

— Je ne pensais pas que la vie de famille était si difficile.

Ah, parce que moi je le savais peut-être... ?

Mais pour être honnête, intérieurement, ma première réflexion n'a même pas été celle-ci. D'emblée, je me suis surtout demandé :

— *Mais comment peut-il la trouver « difficile » ? Il n'est jamais là...*

Enfin, étant donné la gravité de la situation et la teneur de ses propos, j'ai préféré ne pas l'interrompre pour le laisser s'exprimer en toute liberté. Ceci en m'efforçant de continuer à l'écouter me partager ce qu'il avait sur le cœur.

C'est à ce moment-là, qu'à ma grande surprise, il n'était plus question de lui ! Mais de moi.

En effet, il a continué sa tirade en essayant de me démontrer par A plus B, que :

« Moi non plus, je ne devais pas me sentir bien dans cette vie, au vu de mon état dépressif, de mes cernes et de mon changement physique depuis ces deux dernières années. »

Alors cette fois-ci, assise sur ma chaise, je n'ai pu m'empêcher de penser :

— Ce n'est pas un état dépressif... ce sont juste les réveils nocturnes que je me tape toutes les nuits, seule, depuis deux ans. »

Oui, parce que monsieur a le sommeil lourd... il « n'entend pas », alors que c'est bien connu, moi j'ai un radar intégré !

Les fois où j'ai eu le malheur de le pousser pour l'aider à rompre ce « sommeil lourd », j'ai eu le droit au prétexte que lui travaillait le lendemain, alors que moi non.

Enfin techniquement « si », mais je suis à mi-temps depuis la naissance de nos enfants et mon travail est moins important que le sien. Une chargée de communication ne fait pas le poids face à un responsable financier.

Je vous garantis que son travail à 35 heures, je l'aurais bien choisi parfois pour me soulager du capharnaüm de la maison. Mais ça, je ne me permettrai jamais de le dire tout haut de peur de passer pour une mauvaise mère.

Du coup, d'un air stoïque, mon chignon anarchique planté sur la tête, vêtue de mon jogging large, j'ai continué de l'écouter m'énumérer toutes les raisons de son départ.

Et c'est sans vergogne que mon nouveau futur « ex » démarre maintenant à évoquer la question de mon physique.

— Tu sais... ça va faire deux ans, ma puce, que tu as accouché... et je pensais que tu te reprendrais en main... plus rapidement.

Connard ! (oups, ça m'a échappé !) Entre les courses, les repas, les lessives, les pleurs, le repassage... Tu crois vraiment que j'ai le temps de me préoccuper de mon physique !

Vingt kilos ! Pour porter nos puces, à la base je n'avais pas signé pour des jumelles. Aujourd'hui, je n'ai aucune reconnaissance de sa part.

Je le regarde sans aucune réaction, tellement les mots me manquent, malheureusement il ne s'arrête pas là :

— Et puis, il faut dire ce qui est... je reste un homme et notre vie sexuelle est au point mort.

C'EST VRAI QUE VU COMME TU ME VALORISES, ça me donne vachement envie !!!

Estomaquée, je repose mon dos contre le dossier de ma chaise, pour le laisser finir avec le petit coup de grâce :

— Ces derniers temps, tu ne me parles que pour me faire des reproches. Je n'en peux plus. J'ai besoin de souffler pour réfléchir.

C'est lui qui a besoin de « souffler ». Je rêve !

Quelques mots parviennent à passer la barrière de mes lèvres malgré mon état de sidération :

— Tu as quelqu'un d'autre dans ta vie ?

— Non ! Bien sûr que non ! me certifie-t-il d'un air complètement outré. Pourquoi penses-tu une chose pareille ?

Parce que tu me quittes, que tu me dis que tu es en manque de sexe et parce que visiblement tu es un égoïste fini.

Je reste silencieuse, car en dépit de ce qu'il m'annonce et le peu de délicatesse qu'il y met, je n'ai pas envie de me disputer avec lui. *Plus envie.* Je passe les mains sur mon visage en essayant d'intégrer sa déclaration, mais aussi en pensant à tout ce que cette décision va bouleverser dans ma vie, dans la mienne, mais aussi dans celle de mes enfants.

Mon cerveau fonctionne au ralenti, endolori par ce que je viens d'entendre. Voyant mon inertie, Anthony m'interpelle avec agacement :

— Clara, tu n'as rien à me dire ? Tu n'as pas décroché un mot depuis le début de la conversation. Je t'annonce que je te quitte, et toi, on dirait que tu n'en as rien à faire !

Tu sais quoi ?! Les reproches, c'est terminé !

Le mot qui parvient enfin à sortir de ma bouche est sans équivoque :

— Pars.

Laetitia LC

3

Changement de destination

ARSEN

Sous la chaleur écrasante du ciel de Bolivie, je marche depuis déjà cinq heures.

Huit mois que j'ai quitté mon ancienne vie et pour l'instant je n'y retournerais pour rien au monde. Je me sens libre de tracer mon propre chemin, loin des soucis familiaux.

Accompagné de Luis, mon guide qui ne comprend pas un traître mot de ce que je peux lui dire, et de son chien Georgio, j'expérimente l'isolement que je désirais et dont j'avais besoin.

Pour unique bagage, mon sac à dos et peu d'argent en poche, je ne pouvais pas me permettre de faire la fine bouche en ce qui concerne mon guide. C'est pour cela que je me retrouve avec ce compagnon d'aventure qui, faute de me renseigner sur la culture du pays, parvient tout de même à m'indiquer le bon chemin à prendre à travers les montagnes.

De trois mois d'excursion envisagés, mon périple s'est étendu à six puis huit mois. Aujourd'hui, je doute même du fait de rentrer un jour. À Marseille, les ennuis m'oppressent, j'ai beau essayer d'aider les personnes autour de moi, rien n'y fait. Marre de courir après l'espoir que les choses s'arrangent, alors même que personne n'y croit et n'y met du sien.

Ma plus grande inquiétude concerne mon grand-père, pourtant c'est justement lui qui m'a réservé le billet pour le grand départ. Lui seul comprend ma frustration. Étant donné que je m'épuise à vouloir faire évoluer les choses sans y parvenir, j'ai littéralement décidé de fuir ce qui me fatiguait avant d'exploser.

La fuite m'a paru être la meilleure des options pour le moment.

Officiellement, j'essaie de me trouver moi-même. En réalité, je n'en pouvais plus de porter l'ensemble de ma famille. En grandissant, j'ai eu la sensation d'avoir remplacé ma mère décédée des années plus tôt, et qu'est-ce que cette place est difficile à tenir !

Nous arrivons dans un village au milieu de la végétation, en son centre une sorte de guinguette. La fin de l'après-midi pointe, le soleil décline, une douce lueur orangée enveloppe le paysage et mon seul désir serait de me plonger dans l'eau pour détendre mes muscles et me rafraîchir.

Parvenu à hauteur de l'établissement, Luis s'adresse déjà à la propriétaire du lieu. Après quelques mots échangés, il se tourne pour me faire signe que nous pourrions manger et dormir ici. J'acquiesce de la tête. Tout me va, je ne suis pas difficile, tant que je peux manger, me reposer et avoir un peu d'eau pour me laver, je n'attends rien de plus.

Luis, devenu mon compagnon de voyage depuis dix jours, semble l'avoir cerné. Même si on ne se comprend pas dans le détail, une certaine entente s'est installée entre nous. Il n'y a que lors de notre première nuit passée dans une chambre commune, que j'ai failli repartir seul le lendemain. Luis ronfle à tel point que j'ai préféré dormir à l'extérieur dans un pays inconnu. Même Georgio, son fidèle compagnon, m'a rejoint en semblant être soulagé de quitter son maître pour la nuit. Depuis, nous faisons chambre à part et l'animal fait de même.

L'hôtesse nous propose un repas copieux, je vais me coucher repu quand me vient l'idée de vérifier mon portable. J'évite de l'allumer en général, mais j'ai promis à Tutti de lui envoyer des nouvelles ponctuellement pour ne pas l'inquiéter. Et j'ai honte en me rendant compte que notre dernière discussion date de trois semaines. Plus je me déconnecte, mieux je me porte.

Lorsque je le rallume et que par miracle je capte, il ne cesse de biper, les messages se bousculent. L'inquiétude m'envahit instantanément. Mes pensées concernent directement mon grand-père, j'ai peur qu'il lui soit arrivé quelque chose.

Mais non, l'un des messages vient justement de lui :

Tutti **Nous avons besoin de toi... Désolé.*

Un message de mon frère aîné Davon :

Davon **Arrête de faire ta crise et ramène-toi au plus vite.*

L'inquiétude se transforme en angoisse, si ces deux personnes m'écrivent, c'est qu'il y a un réel problème. Je préviens Luis, avant qu'il ne s'abandonne à son rituel du soir :

l'alcool. Sinon il risque de ne plus parvenir à décrypter mes gestes.

Je lui fais comprendre que je dois rentrer au plus vite. De son côté, il me fait comprendre qu'il n'y a pas beaucoup de moyens de transport, mais qu'il va trouver une solution si j'allonge son salaire. Pressé, j'accède à sa demande.

Une heure plus tard, il arrive tout sourire avec deux ânes.
Génial !

4

L'annonce aux proches...

CLARA

Après quatre jours à pleurer tantôt dans mon lit le soir, tantôt par intermittence la journée puisqu'il faut aussi s'occuper des enfants, je tente de refaire surface. Mes filles n'ont pas cessé de me demander pourquoi mes yeux étaient rouges et j'ai prétexté, à plusieurs reprises, mes allergies aux pollens en plein mois de janvier. *Heureusement qu'elles n'ont que deux ans...*

Anthony a décidé de déménager chez sa mère le temps que nous réglions les choses, comme il me l'a si bien dit :

— Il réfléchit.

À quoi ? Mystère et boule de gomme.

Soit il m'aime, soit il ne m'aime plus, bordel ! Et au vu des choses qu'il m'a dites, je doute très sincèrement du fait qu'il ait encore des sentiments.

Mais au-delà de l'amour, je ne comprends pas comment il peut abandonner sa famille. Le mariage, ce n'est pas rien, cela va faire huit ans que nous sommes mariés.

Je ne sais plus vraiment si je l'aime encore, j'ai arrêté de me poser la question après notre union à vrai dire. Elle signifie beaucoup pour moi, je n'aurais jamais pu envisager de la défaire aussi facilement. D'ailleurs, je nous pensais sur la même longueur d'onde tous les deux, mais visiblement ce n'était pas du tout le cas. Premier coup dur, et il abandonne la famille.

Justement, on est dimanche, et le dimanche midi, nous le passons en famille chez les Munoz.

Depuis deux jours, j'esquive les appels de ma mère pour ne pas avoir à lui confier ma situation, cependant le dimanche c'est sacré, je ne peux pas me permettre de l'annuler.

Il est midi pile lorsque j'arrive pour garer ma voiture dans l'allée principale de la maison de mes parents. Ils habitent Marignane depuis mon enfance.

Aujourd'hui, j'ai fait l'effort de m'habiller d'une robe hivernale, de me maquiller et me coiffer pour éviter de donner l'impression de n'être que l'ombre de moi-même. Je dois leur annoncer qu'Anthony m'a quittée et autant dire que j'appréhende.

Mes filles, vêtues de robes en laine couleur prune, ressemblent à des poupées. Leurs longues boucles châtaines retombent sur leurs épaules et leurs yeux sont du même bleu que le mien. J'ai pris soin de les apprêter pour faire passer la pilule. En s'attardant sur ses petites-filles, ma mère pourrait

éventuellement ne pas constater l'absence de mon mari. *Ne sait-on jamais sur un malentendu...*

Elle la remarquera, certes, mais je voudrais qu'elle voie que j'assure malgré le départ d'Anthony.

Je prends une large inspiration avant d'actionner la poignée de la porte d'entrée, je ne peux plus reculer. J'ai presque envie d'envoyer un message à mon ex pour lui demander s'il est sûr de ne pas changer d'avis afin d'éviter cette étape.

J'hésite encore, quand ma sœur ouvre la porte, laissant mes filles s'engouffrer dans la maison en interpellant toute la famille :

— Mimi !! Nanou ! Papi varo !

Il n'en faut pas plus pour que les intéressés nous accueillent de manière joviale. Une délicieuse odeur de gratin et de rôti cuit au four vient me rappeler aux souvenirs de la bonne cuisine de ma mère. Je referme délicatement la porte.

Lou-Anne se jette dans les bras de ma sœur cadette, Amy, et Mila s'accroche à ceux de papi. Ma mère, quant à elle, s'empresse de me décharger de mon manteau.

— Alors, comment vas-tu, ma puce ? Tu t'es apprêtée aujourd'hui !

Oui, merci, maman, c'est parce que j'ai quelque chose d'important à t'annoncer...

— Merci, maman... répliqué-je d'une voix peu assurée.

Ma mère remarque forcément ce genre de choses, l'apparence est quelque chose qui lui tient à cœur. Les nombreux concours de beauté auxquels elle m'a fait participer durant mon enfance en disent long sur le sujet.

Linda a les cheveux châtain foncé, je l'avais toujours connue avec des cheveux longs jusqu'à il y a quatre ou cinq ans, où elle a opté pour un carré plus court. Arrivée dans la cinquantaine, il lui a paru plus approprié de les raccourcir sur les conseils de sa coiffeuse.

Aujourd'hui, alors même que nous sommes dimanche, son allure se veut plus décontractée qu'en semaine, mais toujours travaillée. Elle porte ses talons, qu'elle ne quitte jamais, accompagnés d'un pantalon slim, parce que sa silhouette le lui permet. Seule une veste en laine douillette couleur crème lui confère un petit côté détendu puisqu'elle reste à la maison. En revanche, son visage est maquillé et ses cheveux lissés.

— Anthony n'est pas ici ? m'interpelle-t-elle, inquiète.

Mon regard se brouille légèrement, mais je garde le silence un instant. Puis Lou-Anne intervient avec ses mots d'enfant :

— Papa pati ! dit-elle dans les bras d'Amy qui lui sourit.

— Oh, elle est trop mignonne... Papa est parti ? répète ma sœur en souriant de plus belle, ne comprenant pas le fond du message de sa nièce.

— Oui, papa pati.

Tout le monde est bien loin de se douter de la véracité de ces mots. D'ailleurs, mon père renchérit avec décontraction :

— Ah, ce papa ! Il bosse même le dimanche. Si seulement tous mes employés étaient aussi efficaces que ton papa ! plaisante-t-il.

Mon père est effectivement son patron et il a une très haute estime de lui. Alvaro Munoz est l'exemple même du patron qui est parti de rien pour s'élever haut dans l'échelle sociale. Il a démarré comme garçon de chambre à seize ans, puis maçon par la suite pour finir à la tête d'une société. Son idée a été de louer ses services de montage d'échafaudages pour les chantiers. Aujourd'hui, toutes les entreprises du bâtiment le sollicitent dans la région. Sa réussite selon lui, il la doit à sa persévérance et à ses idées, car maintenant son entreprise intervient dans plusieurs secteurs d'activités.

Étant donné que je ne me sens pas encore prête à dire la vérité, j'acquiesce succinctement aux paroles de mon père, avant de prévenir mes filles :

— Nous allons nous laver les mains, mes puces.

Tout le monde se dirige à table dans une ambiance sereine après être passé à la salle de bain. Mon père sert l'apéritif sur l'immense table en chêne du salon, tandis que ma mère apporte des préparations à base de légumes pour que nous puissions grignoter malgré son régime permanent. En voyant cela, Alvaro, bon vivant, lève les yeux au ciel en l'interpellant :

— Tu n'aurais pas des chips ? Je n'en peux plus des légumes.

Elle lui lance un regard noir en ne se privant pas de lui faire remarquer :

— Eh bien, heureusement que je te cuisine des légumes, parce que je te rappelle que la balance de ton médecin indique qu'il est temps de faire plus attention.

En réponse, il touche son ventre rebondi pour plaisanter.

— Ce sont les rendez-vous professionnels qui veulent ça. Je suis bien obligé d'inviter les partenaires au restaurant, précise-t-il, taquin.

Heureusement pour lui, il est grand et charpenté, cependant ces dernières années, il a bien dû grossir de dix kilos sans vraiment y prêter attention.

Lasse de le rappeler toujours à l'ordre, Linda change finalement complètement de sujet. Son visage rayonne, quand elle lève son verre en direction d'Amy pour trinquer.

— C'est dommage qu'il manque Anthony, parce qu'aujourd'hui nous avons une grande nouvelle à annoncer !

Amy rougit légèrement en haussant les épaules, mais ses yeux noirs en amande semblent pétiller d'impatience de m'en dire plus. Ma sœur cadette s'apprête à ouvrir la bouche pour me dire ce qu'il en est, malheureusement ma mère qui trépigne d'impatience lui coupe la parole :

— Amy va signer un contrat de mannequinat de deux ans chez Karter&Laughney.

— Maman ! râle l'intéressée qui aurait visiblement souhaité me l'annoncer seule.

Linda sourit innocemment tandis que ma sœur, bien trop heureuse de m'en dire plus, ne peut s'empêcher de continuer malgré tout :

— Tu entends, Clara ? Deux ans ! Le début de mon expérience qui débouchera peut-être sur un plus gros contrat ensuite.

Sans même m'en rendre compte, je détaille les longs membres fins de ma petite sœur qui doit bien mesurer un mètre soixante-dix-huit maintenant. Sa chevelure raide d'un noir intense lui arrive juste en dessous des épaules. Et même si, sur les conseils de ma mère, elle se maquille chaque jour, son teint hâlé semble doux et uniforme dès son réveil. Ses lèvres bien dessinées forment presque un cœur adorable, ajoutant de l'élégance à la finesse de ses traits.

La famille de mon père a des origines espagnoles, cependant le physique d'Amy laisserait penser qu'elle a bénéficié d'un métissage asiatique au regard de la pureté de son visage. C'est une jeune femme magnifique, et elle mérite amplement ce contrat.

— Félicitations, ma belle... je suis vraiment heureuse pour toi.

— Ah oui, trop heureuse ! renchérit ma mère en venant lui caresser la joue.

Mon père propulse le bouchon de la bouteille de champagne bruyamment pour l'occasion.

Malheureusement, cette magnifique réussite me renvoie soudainement à tous mes échecs personnels. Et sans le vouloir, je me recroqueville un peu plus sur ma chaise, m'enfermant dans mes pensées, alors que nos verres se remplissent un à un.

Repérant mon silence, ma mère ne trouve rien de mieux que de se remémorer les « bons » souvenirs :

— Tu te rappelles, Clara, à six ans, quand tu as remporté ton premier concours de Miss printemps à Paris ?

Oh génial... Il ne manquait plus que ça...

— Oui, maman, je me rappelle, dis-je simplement en espérant qu'elle passera rapidement à autre chose.

— Tu étais si belle avec ta robe bleu nuit qui faisait ressortir l'azur de tes yeux. La plus belle ! En plus, tu t'exprimais si bien pour ton âge, tu étais à l'aise sur scène. Il n'en a pas fallu plus pour que le jury te choisisse.

Mal à l'aise qu'elle revienne sur cette époque de ma vie, je me tais. J'attends patiemment qu'elle se décide à aborder un autre sujet. À chaque fois, c'est la même chose, elle évoque cette période révolue avec une voix tremblante.

Mon premier concours, je l'ai fait à l'âge de six ans, mais ma mère avait déjà commencé à m'entraîner depuis bien longtemps, comme l'on entraîne des poulains à passer les sauts d'obstacle. La posture, le sourire, l'attitude, le bagout, depuis gamine on m'explique que ma beauté est un atout, le principal d'ailleurs, puisque l'on ne se focalise que sur celui-ci.

Aujourd'hui, je me dis que la beauté est une arme que l'on peut dégainer afin d'acquérir toute sorte de privilèges, mais une arme qui peut aussi se retourner contre vous lorsque vous n'évoluez que grâce à elle.

Eh oui, malgré un important palmarès obtenu de six à seize ans, je n'ai pas pu continuer dans le domaine à cause de ma taille.

Adieu le concours de Miss nationale ! Un évènement insignifiant pour certains et qui a pourtant été bouleversant

pour moi. Lorsqu'on a été élevé avec cet objectif durant toute son enfance et qu'un frein indépendant de sa volonté vient l'anéantir, on le vit comme un véritable échec.

En quelques mots, ma mère parvient à me remémorer ce sentiment d'impuissance que j'ai ressenti lorsqu'à mes seize ans notre médecin de famille m'a confirmé que j'avais atteint ma taille adulte. Cela peut paraître incompréhensible pour une personne qui n'a pas été formatée comme je l'ai été, mais j'ai eu l'impression que toute ma vie s'écroulait. Depuis, je ne sais plus vraiment si mes parents sont encore fiers de moi.

Ma chère mère fut inconsolable durant trois jours, mon père m'a simplement rassurée en me disant que ma taille n'enlevait rien à ma beauté et moi, qui n'avais vécu que pour cela jusqu'à maintenant, je me suis tout bonnement dit que ma vie était foutue.

Je suis sincèrement heureuse pour le contrat de ma sœur, mais je lui souhaite de ne jamais ressentir cela. Mes « un mètre soixante-huit » sont devenus ma tare. À chaque fois que ma mère ressort les photos de cette époque, elle les observe avec un ton ému et le regard humide.

Elle garde encore précieusement toutes mes écharpes – *pathétique* – *je crois qu'on m'aurait annoncé un cancer qu'elle ne l'aurait pas plus mal vécu.*

Je préfère finalement l'interrompre avant qu'elle continue sur le sujet, parce que ce n'est vraiment pas le jour adéquat.

— Amy, je te souhaite le succès, mais surtout le bonheur ! la coupé-je en levant ma coupe de champagne avant de l'avaler cul sec.

En me voyant faire, mes parents m'observent interloqués, car habituellement je prends du champagne par politesse, je mouille légèrement mes lèvres dans le but de ne pas laisser les autres trinquer seuls.

Amy, quant à elle, rit en levant elle aussi son verre.

Au moment où je repose ma coupe sur la table, le courage me vient et les mots s'enchaînent comme pour me débarrasser de l'information :

— Anthony m'a quittée.

Mon père reste coi. Ma mère ne trouve rien de mieux que de se signer.

— Santa Maria ! ajoute-t-elle avec son geste.

Je lève les yeux au ciel en l'entendant dire cela. Amy essaie de me demander en marchant sur des œufs :

— Mais... pourquoi ?

— Oh... « il ne pensait pas que la vie de famille était si difficile », précisé-je, dépitée en mimant le signe des guillemets avec mes doigts.

Alvaro semble sous le choc d'entendre cette information, son visage s'est figé. Il ne sait plus quoi dire. Après un instant de latence, il se relève de sa chaise d'un mouvement vif et sa voix grave résonne dans le grand salon :

— Foutaise ! Bien sûr que c'est dur la vie de famille ! Il s'attendait à quoi le garçon ?!

Il croise les bras en se plantant face à moi. Mon père est de la vieille école et ne comprend pas les couples qui divorcent. Pour lui, un engagement ne se rompt pas à la

première difficulté et si tu es un homme, tu te dois de tenir tes promesses et d'être fidèle à ta famille.

— Et toi, que lui as-tu répondu ?! me lance-t-il, furieux.

— Que voulais-tu que je lui réponde ? Je ne crois pas que je puisse faire plus à la maison que ce que je ne fais déjà...

— Pfff ! peste-t-il, je vais lui parler ! Il ne peut pas fuir ses responsabilités ainsi.

Ma mère emmène les filles dans la salle de jeu pour éviter qu'elles participent à la conversation.

— Papa, je ne désire pas que tu lui parles. Je ne sais même plus ce que je veux, maintenant qu'il m'a annoncé ça.

— Quoi ?! Qu'est-ce que tu racontes ?! crie-t-il, sans pouvoir se contenir.

Je suis toujours assise, les joues légèrement rosies par l'alcool que je viens d'ingurgiter et je ne peux m'empêcher d'avouer à mon père ce que je ressens actuellement.

— Tout à fait. Je ne sais plus ce que je souhaite. Ce qu'il m'a reproché m'a fait mal, je doute qu'il m'aime encore.

— Mais vous êtes mariés, bon sang ! Ça ne veut rien dire pour vous ? Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour tes filles.

Ma mère, voyant que la situation dégénère, se permet d'intervenir pour essayer de temporiser les choses, malheureusement elle le fait très maladroitement.

— Ma chérie, pourquoi on n'irait pas faire du shopping ensemble pour te dégoter une super tenue ? Je vous garderai les enfants et vous passerez une soirée en amoureux.

Décontenancée, je plisse les yeux.

— Qu'est-ce que tu insinues en me disant cela ?

Je connais ma mère et je sais que cette proposition est loin d'être dénuée d'arrière-pensées. Effectivement, elle vient s'asseoir à côté de moi en me caressant le bras avec douceur.

— Ma chérie, tu sais... tu es une mère... mais tu es une femme aussi.

Les yeux baissés sur la table en bois, je la laisse s'exprimer sans intervenir.

— C'est vrai que ces deux dernières années... quand je passe chez toi... je me suis rendu compte que tu te laissais aller parfois. Ton jogging, tes cheveux laissés à l'abandon, sans maquillage. On se doit en tant qu'épouse d'être une mère, une amie, une amante. Il ne faut pas oublier ton mari. Tu comprends ?

Je m'apprête à intervenir quand ma sœur, hors d'elle, le fait à ma place :

— Vous exagérez ! Quand je vais chez Clara, ce que je vois, moi, c'est que c'est elle qui s'occupe de tout au quotidien !

— Amy ! Je t'interdis de nous parler ainsi ! hurle mon père, alors que ma mère, outrée sur sa chaise, reste figée.

Quant à moi, je me lève avec un léger sourire malgré les larmes qui ont envahi mes yeux, en leur annonçant :

— Voilà pourquoi j'ai attendu une semaine avant de vous en parler... Je savais que vous ne comprendriez pas. Pire ! Que ce serait ma faute.

Sans rien ajouter, je me dirige vers la salle de jeu pour récupérer mes filles et nous repartons toutes les trois, sans même avoir commencé le repas.

Laetitia LC

5

Girl Power

CLARA

Deux jours que je n'ai pas donné de nouvelles à mes parents, malgré les appels répétés de ma mère. Même si je savais à quoi m'en tenir, leur discours m'a atterrée. Ma séparation, je vais la vivre toute seule ! Je n'ai pas besoin d'eux.

Nous sommes mardi soir et j'ai encore moins de temps pour moi depuis le départ du père de mes enfants. J'ai dû attendre que Lou-Anne et Mila soient couchées pour inviter mes amies à la maison.

Mon plat de lasagnes terminé, j'ai prévu de la salade en accompagnement et surtout beaucoup de vin pour agrémenter le repas. Eh oui, parce qu'une soirée entre filles pour se lamenter sur sa vie merdique n'est pas honorée s'il n'y a pas du vin en abondance. Enfin, à ce qu'il paraît, parce qu'en temps normal je ne bois jamais.

Ma robe enfilée et mes cheveux coiffés, je me sens prête à les accueillir.

Mon portable vibre sur le plan de travail de la cuisine, cela doit sûrement être Line qui m'annonce qu'elle a du retard. Sans grande attention, je le consulte tout en allant mettre une petite musique d'ambiance. Cependant, le SMS ne vient pas de Line, le nom du destinataire indique : « Chéri ».

Une pointe de nostalgie se mêle à un agacement certain en voyant cette appellation s'afficher. Étant donné que nous ne nous étions pas récrit depuis presque six jours, je n'avais pas fait attention à cette dénomination qui ne lui correspond plus du tout. Avant même de l'ouvrir, je rectifie cet impair en inscrivant « connard » puis je valide l'enregistrement. Malheureusement, une once de culpabilité m'envahit malgré tout.

Du coup, je modifie de nouveau cette appellation quelque peu « agressive » en optant pour : « Papa Lou et Mimi ». Puis j'efface, parce que j'estime que son rôle de père pour le moment est loin d'être celui que j'attends.

Finalement, je termine mes tergiversations en écrivant : « Anthony ».

Je soupire en me disant que j'ai encore perdu bien trop de temps à cause de lui avant de réaliser que je n'ai toujours pas lu son message.

* Bonsoir, comment vous allez avec les filles ? Elles me manquent. Il faudrait que nous parlions.

* Cela va faire six jours que nous n'avons pas eu de tes nouvelles. As-tu réfléchi ?

* Je ne t'ai pas écrit parce que je pensais que tu m'enverrais balader. Je ne sais plus où j'en suis. Laisse-moi du temps.

* Du temps ? (à ta guise...) Moi je vis parfaitement bien la situation, ça tombe bien...

* Tu es si froide, Clara ! On dirait que tu t'en fous ! Allez, bonne nuit.

Je préfère ne pas répondre. Je gère les filles seule depuis une semaine pour qu'il réfléchisse et il parvient à me reprocher ma froideur. *C'est la meilleure... je m'en fous ? Il pense que la situation ne me touche pas, sous prétexte que je ne me suis pas jetée à ses pieds pour le retenir ?*

J'essaie juste de garder encore un minimum de fierté malgré tout ce qu'il a pu me dire.

J'ai la sensation que la vie de famille que je souhaitais s'écroule avec son départ. Chaque soir, depuis six jours, je m'endors en pleurant pour me réveiller avec un trou béant dans l'estomac à cause de la déception que je ressens.

En reposant mon téléphone sur la table, mes larmes inondent mes joues et malheureusement une fois déclenchée, la fontaine ne peut plus s'arrêter.

Bien sûr, c'est ce moment précis que mes amies choisissent pour arriver. Surprise par la sonnette, j'essuie mon visage à la hâte afin qu'elles ne comprennent pas, de prime abord, que je suis au fond du gouffre.

J'aimerais passer pour une femme forte une fois dans ma vie, merde !

Après avoir soufflé un grand coup pour faire taire mes sanglots, je leur ouvre avec un sourire feint. Mes lèvres s'étirent, cependant mes yeux demeurent embués de tristesse malgré mes efforts. Line et Clothilde me connaissent depuis

l'adolescence, elles se regardent l'une et l'autre avec leur bouteille de vin respective dans la main, avant de me tendre leurs bras pour que nous fassions un câlin collectif. Or, il n'en faut pas plus pour que je fonde de nouveau littéralement en larmes.

Line me caresse amicalement les cheveux avant de me rassurer :

— Allez, ce soir, c'est soirée filles, tu vas pouvoir nous partager tout ce que tu as sur le cœur !

Puis c'est au tour de Clothilde de me frotter le dos.

— Tous des salauds, ces mecs !

Surprise par ces propos, je m'arrête un instant de pleurer avant de lui demander avec inquiétude :

— Zut... ça ne va pas, toi non plus, avec Nico ?

— Si, bien sûr, me répond-elle, stupéfaite. Nico est super. Mais c'est tous des salauds, sauf Nico.

Après cette évidence précisée, elle se détache de moi en entrant dans la maison comme si c'était chez elle. Je leur demande de retirer leurs talons hauts pour éviter de réveiller les enfants. Elles s'exécutent, exaspérées. Effectivement, n'ayant pas d'enfant ni l'une ni l'autre, elles ne se rendent pas compte de ce que représente un réveil nocturne.

Pour ma part, je le sais et je veux passer une soirée et une nuit « TRAN-QUILLE ».

— Bon alors, qu'est-ce qu'il lui prend à Anthony ? me lance directement Line.

Clothilde se charge déjà de servir le vin, quant à moi, je m'affale sur mon canapé.

— Il ne pensait pas la vie de famille « si difficile ». Voilà son explication...

— Ah oui ? dit-elle, perplexe. C'est tout ce qu'il t'a dit ?

— Non ! Bien sûr que non... Il m'a aussi dit que je me laissais aller, qu'on ne faisait pas assez l'amour et... voilà. Je crois que j'ai fait le tour.

Clothilde, qui nous sert nos verres, écarquille les yeux en entendant cela.

— Ah oui, quand même... il ne t'a pas épargnée sur ce coup-là.

Line ne semble pas étonnée le moins du monde par ce qu'elle entend. La blonde s'installe un peu mieux dans le canapé en croisant les jambes, sa coupe de vin à la main.

— Les mecs... tous les mêmes ! C'est bien pour ça que je ne veux pas de gosses... Que lui as-tu répondu ? continue-t-elle de manière intéressée.

— Bah rien, ça m'a coupé les jambes. J'avais envie de lui hurler ce que je pensais. En même temps, je n'avais pas envie d'aggraver la situation en le faisant. Finalement, je n'ai rien dit.

— Mais qu'est-ce que t'en penses de ce qu'il te reproche ? relance-t-elle afin de savoir le fond de ma pensée.

— Je pense que lorsque tu gères toute la maison seule, c'est difficile d'être au top. Franchement, pour tout vous avouer, je n'avais même plus envie de prendre soin de moi... Pour qui ? Il ne me regarde même plus. Je fais partie des murs.

J'ai l'impression d'être uniquement l'élément logistique indispensable pour que toute la maison tourne.

Forcément, le sexe... quand tu as quelqu'un qui ne se préoccupe pas de toi et qui vient te dire qu'il a des besoins, autant dire que ça bloque un peu.

— Effectivement, répond Clothilde, soucieuse. De l'extérieur, on ne se rendait pas compte qu'il y avait autant de tensions entre vous. Je comprends ce que tu dis, ce n'est pas évident.

— Oui, je ne suis pas une superwoman ! Je ne parviens pas à tout gérer, être belle et en plus faire plaisir à mon mari ! m'emporté-je, tout en faisant signe à Clothilde de me remplir de nouveau ma coupe de vin. Non ! Pas envie ! Moi aussi, j'ai des besoins, des envies, des aspirations ! Je pensais qu'on était une équipe tous les deux, pas que je devais être la mère de tout le monde !

— Dire qu'avec Nico on commence à envisager l'éventualité d'avoir un enfant... ça me refroidit un peu, avoue Clothilde, songeuse.

Line, qui a un avis assez tranché sur la question, lâche sans équivoque :

— Non mais clairement, t'es une femme, donc, soit tu trouves une perle rare comme mari. C'est-à-dire un homme qui accepte le 50/50 à la maison, en gros tu tombes sur la tranche de 30 % de la population masculine, rit-elle. Soit tu acceptes cette place que la société t'attribue pour ne pas perdre ta famille. Soit autre option, tu fais comme moi, c'est-à-dire tu ne fais pas de gamins et tu restes célibataire.

— C'est ça ! acquiescé-je en levant le doigt vers elle en signe d'approbation, sentant la chaleur de l'alcool qui commence à m'enivrer.

Clothilde écoute notre conversation horrifiée. D'ailleurs, elle ne tarde pas à nous annoncer, comme pour s'en persuader elle-même :

— Nico fait partie des 30 %, j'en suis sûre.

En l'entendant dire cela, je pouffe de rire avant de l'interroger :

— Test numéro 1 : Fait-il du ménage ? Genre pas que sortir les poubelles, ou vider le lave-vaisselle... parce que ça, ça compte moyen, indiqué-je en reposant mon verre sur la table basse.

— Il le fait ! annonce-t-elle avec engouement, avant de détailler. Il passe l'aspirateur, lave le sol et fait tourner des machines à laver, ça lui arrive de faire les courses aussi... Ah oui ! Et il fait régulièrement à manger.

— Ah ! S'il fait à manger, et tout ce que tu dis, c'est bien ! Mais attends... il le fait de lui-même ou il faut que tu lui coures après ?

— De lui-même, rétorque-t-elle fièrement en levant son verre.

Enivrée, je lève les mains pour applaudir.

— Bravo, je crois que tu as dégoté ton mec dans les 30 %.

Line sourit en m'entendant dire cela, puis elle lève son verre en direction de Clothilde.

— À Clothilde ! Qui a trouvé un 30 %.

— À Clo-thi-lde... répété-je la voix tremblante en fondant en larmes.

Mes amies s'aperçoivent que l'alcool fait déjà effet sur mon organisme, alors elles me proposent que nous passions à table pour me remplir l'estomac.

— Oui, et puis changeons de sujet ! Anthony ne va pas tenir encore toute la place dans ma soirée ! Alors, Line, comment ça va au boulot ?

— Super ! répond-elle. On a couvert le festival de rock d'Annecy. Il y avait Pink, les Bébés Brunes...

Récemment promue directrice de la communication dans sa boîte d'évènementiel, elle assure sur son poste.

Pour ma part, je travaille à mi-temps comme chargée de communication dans une entreprise qui produit de la pâtée pour chat. Autant dire que je ne m'éclate pas tous les jours.

Sachant que nous avons le même niveau d'étude, l'entendre parler de son poste me renvoie une nouvelle fois à mes choix, notamment dans ma vie professionnelle. À savoir prendre un poste à mi-temps avec peu de responsabilités pour pouvoir pleinement me consacrer à mes filles. Et comme je ne suis pas bien dans ma peau en ce moment, j'aurais tendance à tout remettre en question. Mais j'aurais aussi tendance à en vouloir à Anthony de ne pas se rendre compte des concessions que lui n'a pas faites pour notre famille.

Line est tellement sûre d'elle, son bagout l'a toujours fait sortir du lot, même durant notre scolarité. Ce soir, vêtue d'un jean slim bleu clair avec un haut pailleté et une veste de tailleur noire, mon amie en impose. Sa chevelure courte blonde convient à merveille à la courbe ovale de son visage,

ses yeux bleus pétillants lui confèrent un petit air sexy à la Sharon Stone. Au-delà de son physique, son pep's particulier ne laisse personne indifférent. Elle a cette capacité de répondre à une blague par une autre blague, laissant sans voix son interlocuteur qui tentait de la charmer.

Son fort tempérament, je lui envie depuis le lycée. Pour certains, son comportement pourrait s'apparenter à de l'arrogance, car elle n'hésite pas à dire ce qu'elle pense, et ce, que ça plaise ou non. Son avis souvent tranché ne laisse pas de place à la discussion : soit tu rentres dans ses critères, sinon tu peux vite être classé hors-jeu. Notre amitié perdure malgré tout, même si nous n'avons pas le même mode vie et que nous passons beaucoup moins de temps ensemble depuis que j'ai eu mes filles. Les enfants ne sont pas vraiment sa tasse de thé.

J'admire mon amie, parce qu'elle fait ses propres choix dans la vie sans se laisser dicter son chemin. Chose que j'ai toujours eu du mal à faire moi-même.

Pour ma part, je me définirais plutôt comme une suiveuse, la preuve en est pour mes études, j'ai simplement choisi ce cursus pour le faire avec Line, mais aussi parce qu'il plaisait à mon père, qui m'avait réservé une place toute chaude dans son entreprise.

N'ayant pas percé dans le milieu du mannequinat, j'ai dû choisir une autre option, et ma mère trouvait que la communication me conviendrait bien, une belle image selon elle.

Finalement, je n'ai travaillé que quelques mois chez mon père, préférant laisser la place à Anthony, car mon mari trouvait délicat de bosser au sein de la même entreprise. Nous savions tous les deux que c'était ma carrière professionnelle

qui serait mise en suspens si nous venions à avoir des enfants. En effet, mon père lui avait laissé miroiter dès son embauche une place de directeur après quelques années d'expérience, donc nous en avons convenu qu'il était préférable que ce soit moi qui cherche un emploi ailleurs.

Aujourd'hui, de voir mon amie épanouie dans la vie qu'elle mène en totale indépendance me donne envie. La seule chose que j'ai réussie, ce sont mes petits trésors. Heureusement que je les ai, les grabottes. Je souris sans m'en apercevoir et cela doit faire un moment que je dois être perdue dans mes pensées, car Clothilde m'interpelle en balayant une main devant mes yeux brumeux :

— Alors, et toi, ton boulot ?

En secouant la tête comme pour revenir à moi, je me rends compte qu'elle a déjà eu la gentillesse de servir tout le monde, alors que je me suis assise à table sans même m'occuper de mes invitées.

— Oh, moi... tu sais, entre deux pubs pour de la pâtée pour chat... pas grand-chose, avoué-je, désespérée par le sujet.

Line se redresse sur sa chaise, une idée lui est visiblement venue :

— Et pourquoi tu ne retournerais pas dans la boîte de ton père ? Tu ferais beaucoup plus de relation client dans son entreprise, ça te permettrait de rencontrer du monde. Et puis avec « papa », y'aura peut-être plus moyen de négocier ton salaire ! termine-t-elle en me faisant un clin d'œil avant de commencer à manger.

— Non, je ne peux pas, dis-je, penaude. Il y a Anthony dans l'entreprise de mon père et je sais qu'il ne souhaite pas qu'on bosse ensemble.

— Et ? ajoute Clothilde, en écarquillant les yeux.

— Et je ne veux pas envenimer la situation. Surtout qu'il décidera peut-être que nous restions ensemble...

— Mais tu attends qu'il revienne ? demande Line, sceptique. Et tu le lui as dit ?

— Non, je ne le lui ai pas dit. Mais bien sûr que je souhaite qu'il revienne. Mes parents ont sans doute raison, je devrais tout faire pour arranger les choses. J'ai mes filles, Line.

J'annonce cela comme si c'était logique, alors qu'il y a quelques jours je certifiais à mon père que je n'étais plus sûre de souhaiter qu'Anthony revienne. Finalement, je suis tout bonnement paumée.

Un jour, je souhaite tout oublier, puis le lendemain, je m'estime mieux toute seule.

Une partie de moi rêve de lui pardonner, puis l'autre de l'envoyer se faire voir pour me venger de son comportement. Être seule et indépendante, cette situation m'est complètement inconnue, en serai-je simplement capable ? Sans oublier mes enfants, j'ai peur de leur faire du mal.

Pour le moment, je préfère attendre de savoir ce que lui souhaite pour envisager la suite.

À chaque fois que j'évoque mes enfants en même temps que cette situation chaotique, les larmes me viennent. Je crains de briser leur enfance. Mes parents ont toujours été

ensemble et si un jour ils m'avaient annoncé leur séparation j'imaginais à quel point je l'aurais mal vécue.

Au fond, j'espère qu'il change d'avis en se rendant compte de l'erreur qu'il a faite en nous laissant, même si ses paroles m'ont blessée et que notre situation ne me convenait pas forcément à moi non plus. Comme le dit mon père : le mariage n'est pas un engagement à prendre à la légère, même si je n'avais pas envie de l'entendre me sermonner sur le sujet.

— Mais tu n'as jamais entendu parler des « mères célibataires » ? me lance Line comme si j'étais restée bloquée au siècle dernier.

— Oui, merci. Mais ce n'est pas ce que je voulais pour mes enfants.

— Et pour toi, qu'est-ce que tu veux pour « TOI », Clara ? Si tu n'avais pas tes enfants, tu souhaiterais rester avec Anthony ?

— Tu l'aimes encore ? ajoute Clothilde avec douceur.

— Mais on est mariés, putain ! Je ne peux pas tout délaissier comme ça ! réponds-je en mettant les mains sur mon visage afin de camoufler un minimum mon désespoir.

Line se lève pour me tendre un mouchoir tout en me disant sans aucun tact :

— En l'occurrence, ma belle, c'est lui qui a tout abandonné... pas toi.

Merci de me rappeler que je me suis fait larguer, Line...

— Tu sais quoi ? Tu devrais faire comme s'il n'allait pas revenir. Tu prends un poste chez ton père, tu te reprends en main et tu vas lui montrer chaque jour que tu peux tout à fait

t'en sortir sans lui. S'il s'aperçoit qu'il peut te perdre, tu vas voir s'il ne réagit pas !

— Tu crois ? lui dis-je, sceptique en dévoilant mon visage.

— Mais oui ! surenchérit Clothilde. Ne pense pas à ce que lui veut, mais à ce que tu souhaites, toi. Si la place est mieux chez ton père, tu la prends.

— Vous avez certainement raison... je ne sais pas comment m'y prendre.

— Ne t'inquiète pas, ça viendra... votre séparation est trop récente pour que tu te sentes capable de rebondir, mais ça viendra.

Toute la fin de la soirée, mes amies tenteront de me donner des anecdotes sur les séparations des femmes de leur entourage comme pour me certifier que la chose est courante et que je serai sûrement mieux seule que mal accompagnée.

Néanmoins seule, je ne l'ai jamais été, et cette idée m'angoisse totalement. De la maison familiale, je suis passée à mon installation avec Anthony, je ne sais pas ce que c'est de vivre sans personne sur qui m'appuyer.

Élever mes enfants seule, je crains de ne pas être à la hauteur.

Malgré tout, j'écoute leurs conseils en essayant d'éviter d'imposer ma tristesse.

Nous reparlons aussi de nos années lycée, et effectivement cette partie de la conversation me permet de m'évader en me remémorant l'insouciance de cette période de ma vie.

6

Retour forcé

ARSEN

Mon avion a atterri ce matin. Me voilà de retour en France.

Tutti, mon grand-père, et Sevan, mon petit frère, m'accueillent à l'aéroport malgré mon injonction de ne pas se déplacer pour venir me chercher. J'ai pour habitude de me débrouiller seul et je n'aime pas mobiliser des gens lorsque je peux faire autrement.

Et puis je savais aussi que leur présence signifierait d'avoir un compte rendu détaillé de ce qui s'est passé dès la sortie de mon avion. Une longue discussion à laquelle je n'étais pas forcément prêt à me confronter dès mon arrivée. Après l'inquiétude des derniers jours et le décalage horaire, j'aurais rêvé d'avoir un temps de répit avant de me plonger dans les problèmes qui m'attendent...

Une fois à la voiture, je propose de monter à l'arrière afin d'avoir plus de place pour m'étendre. Tutti, assis sur le siège passager, me jette des coups d'œil réguliers, tandis que Sevan démarre et se concentre sur sa route. Un silence gêné s'invite dans l'habitacle dès les premières minutes de trajet. Pour le moment, je ne pose pas de questions, j'ai eu les informations principales lors de nos appels téléphoniques et même si j'ai fait le choix de revenir parmi eux, je sens maintenant qu'il va me falloir un temps d'adaptation avant de réintégrer cette vie.

Le paysage défile sans bruit, ma tête repose contre la fenêtre et je suis sur le point de m'endormir, quand mon frère m'interpelle :

— Merci, Arsen, d'être revenu pour moi...

Son ton est sincère et presque gêné. Je passe la main sur mon visage comme pour m'aider à refaire surface.

— C'est normal, t'es mon frère. On va te sortir de là... le rassuré-je.

Tutti nous regarde en acquiesçant de la tête. Il se veut confiant.

Sevan bossait depuis plus d'un an pour une société de transport avant qu'il se fasse arrêter. Nous étions tous contents de le voir honorer ce travail avec sérieux. Il était fier d'avoir trouvé ce job par ses propres moyens après avoir passé son permis poids lourd.

Cependant, alors qu'il transportait des marchandises pour son patron, il a été arrêté par la douane à la frontière italienne. Il m'a expliqué ne pas avoir eu d'inquiétude particulière sur

le moment puisqu'il ne se doutait pas de la cargaison illégale cachée dans son camion.

Jusqu'au moment où les chiens se sont mis à aboyer, il m'a raconté avec rage qu'ensuite tout est allé très vite. Les douaniers ont sorti de la drogue d'une trappe dissimulée, ils l'ont emmené, il a été mis en garde à vue et la procédure judiciaire s'est enclenchée. Depuis, il porte un bracelet électronique en attente de son jugement et il ne voit pas de portes de sortie favorables même s'il me certifie être innocent.

La situation de notre frère aîné, Davon, incarcéré aux Beaumettes pour avoir été reconnu coupable d'être à la tête d'un réseau de drogue dans la cité phocéenne, dessert complètement Sevan.

À Marseille, nous passons à proximité du Vieux-Port pour nous rendre au quartier du Panier, dans l'appartement de Tutti. En effet, depuis quelques années, il s'est éloigné des quartiers Nord en s'installant au centre-ville. C'est le berceau de mon enfance, ici, je me sens aussi rassuré qu'oppressé, ce qui m'a poussé à partir.

Nous montons dans l'appartement de mon grand-père, où la table est déjà mise. Sevan propose que nous mangions. Depuis mon retour, je suis peu loquace, comme déphasé. Je souhaite me remettre les idées en place avant de pouvoir envisager la manière dont je compte procéder pour l'aider. Pourtant, pendant le repas, mon frère ressent le besoin de me questionner :